



HAL
open science

Trois jours à l'IMPro

Christophe Dargère

► **To cite this version:**

Christophe Dargère. Trois jours à l'IMPro. Christophe Dargère; Stéphane Héas. Vivre la réclusion. Expériences plurielles de l'enfermement, L'Harmattan, pp.157-172, 2019, Des Hauts et Débats, 978-2-343-16837-1. hal-04721305

HAL Id: hal-04721305

<https://hal.science/hal-04721305v1>

Submitted on 4 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Trois jours à l'Impro

Par Christophe Dargère

L'entité médico-sociale, dans notre cas précis un I.M.Pro (Institut Médico-Professionnel) contient en ses lieux une fresque conséquente de ce que Bourdieu nomma, en son temps, *La misère du monde* (1993). Cet espace de contention, véritable sas sanitaire, autant symbolique que matériel, est destiné officiellement à protéger des sujets des dangers que le monde extérieur à l'institution pourrait commettre à leur intégrité. En creux, l'institution médico-sociale a pour fonction de préserver la société d'individus non-conformes dont elle refuse l'acceptation, la reconnaissance et l'intégration. Comment, dès lors, cohabitent ensemble les individus constitutifs de cet environnement clos qui compile toutes les formes possibles de déviance ? Le recueil des « journées » déclinées ici proviennent d'une ethnographie qui s'est déroulée sur une année scolaire entière, de manière incognito (sans le consentement des acteurs observés qui n'ont donc pas eu la connaissance de cette observation). Elle repose sur la rédaction d'un carnet de bord au sein duquel sont consignées des situations sociales vécues par le chercheur. Concrètement, les phases d'observation se sont déroulées le plus souvent dans les murs de l'établissement, et parfois pendant le temps de classe. Elle prenait aussi effet lors des moments qui reliaient les activités privées et professionnelles : repas, pauses, espaces de transition, trajets institution-domicile. Ces phases d'observation se déroulaient en salle de classe, de réunion, mais aussi au réfectoire, dans la cours de récréation, dans les halls, les couloirs, en salle du personnel, au secrétariat. L'extérieur de l'institution était également propice à la saisie de nombreuses scènes particulièrement riches : rues adjacentes, quartier, salles de spectacles, musées, gîtes ruraux, terrains de sport qui constituent des lieux de visite supports de projets éducatifs et scolaires. L'observation concerne l'ensemble du personnel salarié, mais aussi le personnel stagiaire, les intervenants extérieurs et bien évidemment les usagers et leur famille. Il y a aussi les individus constitutifs du public anonyme qui, d'une manière générale sont les acteurs des diverses situations sociales se déroulant à l'intérieur ou à l'extérieur de l'institution. Cette observation se penche moins sur une dimension longitudinale des conduites d'acteurs pour se centrer la plupart du temps sur le recueil de situations sociales soumises aux

aléas de la dramaturgie sociale. Ce choix est une orientation théorique qui repose sur une priorité donnée « aux moments » plutôt qu'« à leurs hommes » pour paraphraser Yves Winkin (1988). C'est aussi une manière de protéger l'anonymat des personnes observées qui pourraient se retrouver dans des descriptions systématisées provenant de contextes établis ou d'environnements clairement identifiés.

La déclinaison de trois journées observées par l'ethnographe est contestable : pourquoi pas dix, quinze ou cinquante ? Trois journées semblent pertinentes pour entrer dans le format d'un chapitre d'ouvrage. De même, le choix des journées est aléatoire : pourquoi choisir la « journée 6 » et pas la « journée 7 » ? L'idée est en fait de montrer un échantillon représentatif de la vie institutionnelle qui croise et illustre les logiques de réclusion endurées par la population placée, tout en montrant la complexité, l'intérêt et l'originalité de l'observation incognito. C'est pourquoi le lecteur trouvera trois journées (nommées « 6 », « 41 », « 57 ») en fonction de leur chronologie dans le carnet de bord qui en compte quatre-vingt-sept au total. Ces journées tirées de manière brute de mon journal de terrain (support méthodologique de ma thèse de doctorat) sont proposées pour la première fois dans leur ensemble. Cela étant, certains extraits ont pu être utilisés dans des publications (1).

(1) (2011) Christophe Dargère, « La violence institutionnelle comme mode d'ajustement de filière : ethnographie et lecture goffmanienne d'une institution médico-sociale », thèse pour le doctorat, université Lumière Lyon 2.

(2012a) Christophe Dargère, *Enfermement et discrimination, de la structure médico-sociale à l'institution stigmatisée*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

(2012b) Christophe Dargère, *L'observation incognito en sociologie. Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*, Paris, L'Harmattan.

(2014a) Christophe Dargère, « La stigmatisation des adolescents placés en institution médico-sociale », revue *Déviance et société*, volume 38, n°3, pp 259-284.

(2014b) Christophe Dargère, « La triple peine : être préadolescents en institution médico-sociale », *Revue des sciences sociales* n°51 : « La préadolescence existe-t-elle ? », pp. 102-109.

(2014c) Christophe Dargère, « L'œil de Caïn, l'œil de Moscou et l'observation incognito », revue *Recherche Qualitative* n°33, volume 1 : « vigilance ethnographique et réflexivité méthodologique », pp. 41-63.

(2014d) Christophe Dargère, *Vivre et travailler en institution spécialisée. La question de la prise en charge*, Lyon, Éditions Chronique Sociale, 240 pages.

(2015a) Stéphane Héas & Christophe Dargère, « La quête identitaire au prisme de la souffrance : entre institution et innovation », *Pensée Plurielle*, n°38, « Diversité de souffrances sociales, des approches variées », éditions De Boeck, pp.83-103.

1) Jour 6

J'arrive en retard. Karl (cadre) « me saute dessus » lorsque je franchis le hall d'entrée.

Karl : Xavier (*éducateur technique*) est malade. Tu récupères ses sept élèves.

Me voilà donc avec un groupe initial (sept élèves) multiplié par deux.

En classe, 10h15. Emilia désire me parler à la récréation.

Récréation, Emilia s'assied donc en face de mon bureau. Elle désire que je consigne notre conversation sur le cahier prévu à cet effet. Elle a plein de choses à dire. Je m'exécute sur mes notes. Je retranscrirai plus tard sur le cahier.

Emilia : J'ai plein de soucis, tout ce qui se passe dans ma vie. Des choses qui se passent ici, des choses qui se passent chez moi. À la maison, il y a plein d'engueulades, mes parents s'engueulent tous les soirs.

Je lui demande pourquoi.

Emilia : Mon père rentre tard les soirs. On l'appelle sur son portable, il ne répond pas quand il rentre tard les soirs. Alors mes parents s'engueulent.

Je lui demande ce qu'elle en pense.

Emilia : Ils doivent pas s'engueuler, ça détruit la famille. Ça dure depuis quelques semaines. Un jour ma mère a dit qu'elle attendait les dix-huit ans de ma sœur pour partir de la maison avec nous. Ma mère s'en prend à nous quand elle est énervée contre mon père, ça me fait mal de voir ça. J'ai prêté un CD à une amie, elle me l'a pas rendu. Mon père m'a donné un coup de poing. Depuis j'ai peur de lui, j'ose pas le regarder. Après mon père est venu dans ma chambre pour me dire bonne nuit, je lui ai pas dit bonne nuit. Voilà, vous savez tout.

Je lui demande si elle aimerait voir un psychologue.

(2015b) Christophe Dargère, « La transmission de la violence dans l'institution médico-sociale. Explication et compréhension des processus de violence institutionnelle à partir du concept de transmission », revue *Epistémè* n°12, « Transmissions... », pp. 207-224.

(2015c) Christophe Dargère & Antoine Pelicand, « Observer des personnes en difficulté ». Regards croisés sur des usagers de la justice et des pensionnaires d'une institution médico-sociale », in Mohamed Mebtoul (dir.), *Les sciences sociales à l'épreuve du terrain*, pp. 223-238, Paris, coédition L'Harmattan Algérie/Gras.

Emilia : À l'internat, j'ai fait connaissance avec des jeunes, on a bien parlé. Mon père il a pas eu une vie facile. Il a fait beaucoup de conneries, il a perdu sa mère quand il était petit. Ça lui a fait très mal. Après sa belle-mère était très méchante avec lui. Il va finir comme son père, son père il est mort à cause de l'alcool, il avait du diabète, c'est à cause de ça, c'est tout.

Le silence s'installe. Je décide de l'écourter. Je tente de rassurer Emilia en lui disant qu'on n'allait pas la laisser tomber, que j'allais en parler. Emilia sort de la classe et se rend dans la cour de récréation. J'interpelle Béatrice (personnel administratif) en charge des relations avec les familles. Je l'informe du contenu de mon entretien avec Emilia. Béatrice téléphone à la maman immédiatement. Elle met le haut-parleur afin que je puisse écouter la conversation. Béatrice rapporte en gros le contenu de l'entretien à la maman. Celle-ci, embarrassée par cette intrusion dans la vie de son couple et de sa famille tente de se justifier. Elle cherche à minimiser les propos de sa fille en déplorant ses faibles moyens de discernement. Elle demande ensuite à me parler pour faire le point sur le niveau scolaire de sa fille. Je lui fais un bref bilan en lui suggérant une réunion pour aborder ce sujet. Rapidement elle bifurque sur les causes du faible niveau scolaire de sa fille. D'après elle ils sont dus à une grave maladie que sa fille a eu en quand elle était à la maternelle. C'est difficile de diagnostiquer ses problèmes. On lui passa de nombreux scanners. On envisagea des moyens éventuels pour y remédier, une opération de neurochirurgie a été suggérée. Comme la sonnerie retentit et marque la fin de la récréation j'écourte notre entretien, non sans avoir fixé une date de réunion. La tristesse, le profond désarroi de cette maman me bouleversent.

Je retourne en classe.

Eléonore s'approche de mon bureau : « Cet après-midi je serai absente, je suis tombée sur mon pied hier, je passe des radios. » En classe, 11h15. Olivia (personnel soignant), frappe, entre et s'adresse à Eléonore sans me regarder :

Olivia : On m'a prévenu, il n'y a pas activité cet après-midi, tu as compris, tu diras aussi à Eva.

Olivia se tourne vers moi : OK, je te dérange pas plus, à la semaine prochaine.

Bel exemple de négociation réussie sans qu'il y en ait eu : Olivia me laisse la charge des deux jeunes filles sans attendre que je donne mon

avis, sans savoir si je peux prendre en charge ces élèves. Eléonore et Eva seront donc avec moi cet après-midi.

En classe, 11h30. Alicia (personnel administratif) frappe et entre. On me demande au téléphone. Je me rends au secrétariat. C'est le conseiller pédagogique. Nous fixons un rendez-vous. Pendant notre courte conversation, Alicia et Karen (personnel cadre) ne perdent pas une miette de la conversation téléphonique de Zoé (personnel éducatif). Elle converse avec un artisan sur l'autre ligne du secrétariat. Un ramoneur est chez elle. Il est censé trouver des écureuils qui se seraient réfugiés dans le conduit de la cheminée de sa maison. Les recherches du ramoneur semblent infructueuses.

Zoé s'énerve : Je ne peux pas chauffer ma maison. J'ai pas envie de brûler des écureuils monsieur.

Zoé raccroche. Prenant les devants face aux rumeurs de grève de la SNCF, elle décide de téléphoner pour savoir si elle a un train le soir pour rentrer chez elle. La réponse ne tarde pas à venir. Zoé se met à hurler dans le combiné, vociférant des noms d'oiseaux à l'encontre du malheureux standardiste, devant un nouvel auditeur amusé. En effet, Yannis (personnel éducatif) vient réparer l'ordinateur d'Alicia en délaissant ses élèves pour cela. Puis Zoé rappelle « son » ramoneur pour savoir s'il a trouvé les écureuils facétieux qui empêchent de chauffer sa maison. Alicia, Karen et Yannis continuent de délaisser leur travail pour se gausser de Zoé et, finalement, je délaisse le mien pour observer tout ce petit monde.

14h00, retour en classe.

Edgard : L'infirmière n'est pas là, on peut pas me donner un coton avec de l'alcool, j'ai une plaie infectée.

Récréation. Je vais donner deux manteaux à nettoyer à Brenda, éducatrice technique, responsable de l'atelier pressing. « La machine laver ne marche plus » me dit-elle, en m'incitant à la suivre par un geste. « La courroie est bloquée dans le moteur.» Brenda a besoin du numéro de série inscrit sur la courroie pour la commander et faire venir le réparateur. Elle n'ose pas demander à l'homme d'entretien. Je m'exécute, sans qu'on me demande explicitement, et réussis à sortir la courroie bloquée, à sa grande satisfaction.

En classe, 16h55. La séquence est terminée. Je demande aux élèves de « s'occuper » jusqu'à la sortie. Une discussion s'engage. Je note.

Sophiane : J'aime pas la sortie.

Marjolaine : On est mal, ils rigolent sur nous dans la rue.

Sophiane : À cinq heures, c'est la folie.

Mélia : Le pire, c'est la plaque.

Marjolaine : Institut, plus médico, plus professionnel.

Mélia : Si on pouvait l'enlever cette plaque.

Inès : Est-ce que les familles d'accueil ont le droit de nous taper ?

(Silence...)

Inès : Ouais, parce que moi, on m'a mis deux claques.

Mélia : Comme ça il y a pas de jaloux.

Marjolaine : Cette plaque, elle nous fait du mal.

Sophiane : Quand les gens nous voient, ils disent, ils sont là-dedans...

Mélia : Ils nous regardent bizarre.

Marjolaine : À chaque fois, ils demandent c'est quoi, lundi je suis

passée devant eux, j'ai fait comme si j'étais pas dans l'école. Sophiane :

Des fois, moi je continue quand il y a du monde. Marjolaine : Il faut

qu'on l'enlève cette plaque, c'est ridicule, tout le monde sait qu'on est

dans une école spécialisée, en plus, ça pourrait arriver à tout le

monde...

Mélia : Ouais, en regardant la plaque, après ils savent...

Inès : Moi, je m'en fous des gens.

Marjolaine : Et si ton copain il passe, il vient te chercher, il voit la

plaque, tu dis quoi, tu fais comment, tu dis je vais chercher ma sœur ?

Rachid : Moi aussi, j'en ai marre de cette plaque...

La sonnerie retentit. Comme à leur habitude les élèves quittent précipitamment la classe.

2) Jour 41

Ce matin, j'arrive avec une heure d'avance car j'ai un rendez-vous avec une famille avant le début de la classe. Trois usagers attendent devant l'entrée de l'institution, assis sur le trottoir, visiblement transis de froid. Il faisait moins cinq degrés au thermomètre de ma voiture lorsque je me suis garé dans une ruelle perpendiculaire à l'école. La température est confirmée par le thermomètre de la pharmacie située à deux pas.

Je leur demande : Vous attendez tous les matins comme ça ?

Emile, Esther et Ellen, en même temps : Oui.

Observateur : Vous arrivez à quelle heure le matin ?

Emile : On part à sept heures, on arrive à 7h45.

Observateur : Vous venez ensemble ?

Emile : Oui.

Observateur : Tous les matins ?

Emile : Oui.

Observateur : Vous n'avez pas d'autres bus ?

Emile : Si, à huit heures, mais on sera en retard après.

Observateur : On vous ouvre pas la porte ?

Esther : Non, à moins dix on ouvre.

Observateur : Et quand il pleut ?

Emile : On attend dehors. Après on va dans le hall quand ils arrivent.

Esther : Mais des fois, on tient pas tous.

Je sonne. Josette (personnel services généraux) m'ouvre la porte. Elle se referme sur les usagers silencieux, blottis côte-à-côte assis sur les marches, fixant le vague. J'entre dans ma classe et effectue directement le calcul qui me trotte dans la tête : 200 jours d'école annuels passés à attendre environ une heure (de 7h45 à 8h50) cela fait 200 heures annuelles. Ceci fait donc 1200 heures pour une scolarité moyenne de six ans. Ce qui nous ramène, si l'on divise par 24 heures à 50 jours... Cinquante jours d'une vie passés à attendre que l'institution s'ouvre, cinquante jours à attendre assis sur les marches, parfois gelés, parfois sous la pluie, en silence, les yeux tantôt dans le vague, tantôt fixant le trottoir...

Quelques minutes plus tard, je me dirige sur mon lieu de rendez-vous. En chemin, je croise Eve et sa mère, avec qui je dois me réunir. Eve tient sa maman par le bras, pour l'aider à marcher, car elle a d'importants problèmes moteurs.

Madame Lapointe : Vous n'allez pas me faire monter au troisième étage au moins, déjà me faire venir pour 8h30...

Nous nous installons en salle de réunion avec Eve et sa maman, madame Lapointe, pour une réunion avec l'internat. Katy (personnel cadre) et Xavière (personnel éducatif) arrivent.

Madame Lapointe : Il ne manque plus qu'un petit café ! dit-elle à Katy et Xavière qui en ont chacune un et, qui font mine de ne pas entendre...

Elle poursuit : Au moins à Schoolcity (nom d'emprunt du foyer dans lequel se trouve son fils), ils nous l'offrent.

Madame Lapointe fixe avec envie la machine à café du personnel qui se situe à proximité de la petite table sur laquelle Katy nous installe. Je note le déroulement de la réunion, comme c'est l'usage lorsque nous rencontrons des familles.

Madame Lapointe : Pendant que j'y pense, je vous dois des sous.

Madame Titi (*tutrice de la famille*) m'a donné mon argent de poche.

Elle tend une enveloppe à Katy qui la saisit.

Katy : Donc on se réunit pour le passage en structure d'appartement.

La maman sort un calepin et un stylo : Structure, comment vous épelez structure...

Xavière épelle structure de manière ironique, en regardant Katy elle-même amusée. Puis elle demande : Vous n'allez pas tout noter ? Katy : On va donc faire le point.

Madame Lapointe : Oui, il y a des choses à dire.

Xavière : Qu'est-ce que tu en penses Eve ?

Eve demeure silencieuse.

La maman rit grossièrement en dévisageant sa fille de plus en plus mal à l'aise. Puis elle prend la parole en abordant d'emblée un sujet délicat : «À propos des poux, je vais aller chez un « homéopathe ».

Katy et Xavière se regardent, prêtes à éclater de rire.

La maman poursuit : C'est ça ou la tondeuse, ou c'est ça, ou elle a plus de cheveux sur la tête.

Katy, avec un sourire en coin : Il vaut mieux la méthode douce. Mais l'hygiène, c'est aussi les vêtements. De temps en temps il y a des culottes sales qui traînent dans la chambre.

La maman fait une tape sur l'avant-bras de sa fille, et ajoute : C'est pareil à la maison.

Le silence accentue la gêne d'Eve, puisque tous les yeux se tournent vers elle.

Madame Lapointe : Tu vas pas te mettre à pleurer.

Eve, énormément gênée : Je suis fatiguée...

Madame Lapointe : Tu ne veux plus sortir les soirs ?

L'entretien va s'enchaîner ainsi. De manière décousue, nous balayerons le comportement et la vie d'Eve. Bilan scolaire, bilan éducatif, hygiène, sexualité, projet scolaire, projet éducatif, seront abordés... en 18 minutes.

Retour de la réunion, 8h50. Esther est en pleurs devant la porte de ma classe. Essia m'en explique la raison : « Elle a insulté un prof, elle est punie. »

Adam et Brice (éducateurs) passent dans le couloir.

Adam : J'ai rien envie de foutre ce matin.

Brice : Moi aussi, j'en ai marre.

Madame Lapointe arrive au bras de sa fille. Elle s'approche de moi, sans oser briser le cercle que nous formons avec Adam et Brice. Je lui demande si elle désire me voir.

Madame Lapointe : Non, euh, enfin si...

Au même moment Charlène (enseignante) passe devant nous. Brice l'attrape par le bras, la tirant au centre du cercle que nous formons toujours avec Adam et Brice. Puis Brice s'adresse à madame Lapointe.

Brice : Je vous présente Charlène, la plus belle de l'établissement. Avec Adam (*il le montre*) c'est le couple de l'établissement.

Madame : « C'est vrai qu'Adam (*éducateur de sa fille*) il est super... *Puis madame Lapointe s'éloigne finalement, très gênée.*

Brice me glisse à mi-voix, de telle sorte que chaque interactant du cercle puisse saisir son propos, sans que madame Lapointe puisse en faire de même : Toi aussi, tu l'aimes...

Puis ils se mettent à rire, avec Adam et Charlène, du physique ingrat » de madame Lapointe. C'est alors que chacun découvre avec embarras que sa fille a saisi les propos des uns et des autres. Elle entre dans ma classe en pleurant et en claquant la porte. Aussitôt le cercle explose, Adam, Brice et Charlène regagnent leur poste de travail. Lorsque je me retrouve seul, madame Lapointe revient vers moi. Elle s'inquiète, sa fille porte un blouson qui n'est pas à elle. Evelyne le lui aurait échangé. Madame Lapointe, soucieuse de l'issue de cet échange désire faire les choses correctement. Karen (cadre) saisit la conversation. Nous allons chercher Evelyne, téléphonons à sa mère, qui est au courant et donne son accord. Le blouson d'Eve appartiendra désormais à Evelyne, et inversement.

Avant de retourner en classe, j'interpelle Karen sur le problème que j'ai découvert ce matin, à savoir les élèves qui attendent au dehors, plus d'une heure les matins, avant que l'institution ne s'ouvre.

Karen : On a déjà suffisamment de problèmes avec eux (*les élèves*) quand ils sont dans l'institution, alors on va pas s'en occuper quand ils sont dehors.

Comme j'insiste, Karen, agacée, conclut à sa manière : De toute façon on en est pas responsable sur ces horaires.

J'entre en classe tout juste à 9h00. Ce matin, avec Heidi (éducatrice) nous sortons avec tout le groupe afin d'assister à un spectacle de théâtre. Je décide de noter le plus de choses possibles. Les modalités

du trajet posent problème. Je n'ai pas le droit de prendre le métro, en tant qu'instituteur, avec les élèves, du fait du plan vigipirate. En revanche, ma collègue éducatrice le peut. Comme prendre le bus serait beaucoup trop long, nous décidons de prendre le métro. Je serai seul dans ma rame, et ma collègue sera dans une autre avec tous les élèves, avec donc un groupe surchargé.

Dans la rue, à peine sortie de l'école, une de nos élèves, distraite, maladroite, pourvue d'un handicap physique qui l'empêche de marcher correctement (en plus des difficultés psychologiques qui impliquèrent son placement dans l'institution), entre en collision avec un vieux monsieur aveugle, muni d'une canne blanche. Ceci fait dire à ma collègue éducatrice :

Quand deux C.O.T.O.R.E.P. se télescopent.

Puis elle ajoute : De toute façon, il vaut mieux en rire, sinon c'est trop dur.

Nous arrivons sur les lieux du spectacle. Nous nous rendons à l'accueil, pour retirer les billets que nous avons réservés. L'hôtesse nous fait répéter deux fois le nom de l'établissement, lâchant un « on n'a pas l'habitude » accompagné d'un sourire réparateur lorsqu'elle comprit à quel type de structure elle avait à faire, concluant par un ah, d'accord » une attitude de plus en plus bienveillante. Un problème se pose par rapport au règlement du spectacle. Le chèque n'est pas parvenu aux organisateurs. Après une longue négociation ponctuée d'un coup de téléphone à l'institution, nous pouvons entrer dans le hall. Trois classes de primaire arrivent à cet instant, et se mettent en rang, à côté de nous. Les enfants doivent avoir entre cinq et sept ans, tout au plus. Notre groupe hétéroclite d'adolescents contraste avec cette population d'enfants rigoureusement ordonnée. Il y a ceux pour qui l'évolution dans la société semble conforme, tout comme le sont ces rangs des écoles primaires dans lesquels chacun possède une place. Et puis il y a notre groupe déstructuré, sans unité, sans direction. Un malaise indescriptible s'instaure. Trois de nos élèves demandent conjointement l'accès aux toilettes. Trois autres s'écartent discrètement du groupe et vont consulter des prospectus au fond du hall (deux de ces trois élèves ne savent pas lire).

Il reste une dizaine de nos élèves. Certains font fi de ne pas voir et de ne pas ressentir le malaise. D'autres demeurent impassiblement naturels. Certains feignent, d'autres ne se rendent pas compte de la situation.

Amelle chuchote : Ils sont tout petits, c'est la honte.

Curieux et directs comme l'on peut l'être à six ans, les enfants y vont également de leurs commentaires : Elle est grande mais elle est toute petite (...) elle a une tête toute bizarre.

Nous entrons, plaçons le groupe au fond. Le spectacle se déroule sans problème, si ce n'est qu'Edgard a dormi pendant son intégralité. Explication d'Heidi : « C'est normal, ils ont fait une boom hier, ils se sont couchés à point d'heure. En plus les éducateurs étaient contre, c'est Karl (cadre) qui leur a imposé hier soir. »

Fin du spectacle. Le metteur en scène s'assied au bord de la scène en compagnie des deux actrices. Il propose aux spectateurs de poser des questions.

Elles « fusent » du côté des enfants, (35 questions posées consécutivement), avant qu'un de nos élèves n'ose se lancer et ne demande une chose déjà demandée.

Un autre élève prend son courage à deux mains et pose à nouveau une question déjà posée. Le metteur en scène, avec beaucoup de tact réussit un échange réparateur particulièrement pertinent. Une actrice prend la parole et pose à nouveau une série de questions. Vingt enfants posent des questions, aucun de l'institution. Bilan : chez les enfants de 5 à 7 ans, 55 questions posées pour 70 élèves (soit 80 % de la population des enfants). Chez les adolescents de l'institution, 2 questions posées pour 15 élèves (soit 13 % de la population des adolescents de l'institution). Retour pour midi dans l'établissement, et rédaction du carnet jusqu'à 13h30.

3) Jour 57

Ce matin, c'est mon premier jour de travail avec Yolande enseignante remplaçante de Xavière partie en formation. Les présentations se font devant les élèves. Comme Yolande ne connaît pas le projet et que celui-ci est bien spécifique (rédaction d'un roman), je lui explique le projet et son fonctionnement. Je constate une double absence de coordination, que ce soit avec moi ou avec ma collègue remplacée, qui a pour incidence un ajustement (indispensable) sur le temps de classe.

9h25, début des cours.

Il est 9h30. Solange (personnel administratif) me téléphone. Comme je fais classe au troisième étage, je dois « descendre » chercher Soubia qui refuse de « monter » en classe avec moi. Elle vient d'avoir une prise de sang à 9h15 pour ses problèmes de pieds. Je me rends

donc au secrétariat pour la convaincre de monter. Devant l'entrée je croise Rudy (personnel éducatif) qui me dit à son propos :

Rudy : Je vais la claquer celle-là.

Puis Rudy s'adresse au personnel qui est dans le secrétariat, c'est à dire à Bérénice (personnel enseignant), Charlotte (personnel éducatif) et Denise (personnel soignant) : Elle me fout tellement les boules celle-là (il montre Soubia) que je me casse.

Charlotte, assise devant le bureau du secrétariat (donc sans être avec son groupe de dix élèves), lui demande : T'en dis quoi ?

Soubia, livide, le teint blême les yeux cernés, les cheveux en bataille, un survêtement crasseux remonté jusqu'au sternum, totalement amorphe (traitée d'ailleurs sous morphine tant ses douleurs aux pieds sont intenses) tente de se défendre.

Soubia : Moi aussi, j'ai les boules.

Charlotte (dont Soubia n'est pas l'élève) se met à hurler : Celle-ci qu'est-ce qu'elle fout à nous emmerder, t'as qu'à rester chez toi, tu t'amuseras avec ta mère, t'as seize ans, t'as pas à venir à l'école, tu peux rester chez toi.

Soubia fond en larmes.

Denise, en riant à Charlotte : Non, elle n'a même pas seize ans, il faut qu'on se la coltine jusqu'à l'été.

Bérénice : Ben c'est pas du gâteau.

Face au déroulement sidérant de la situation, devant la souffrance de Soubia et l'acharnement de Bérénice, Charlotte et Denise, je saisis l'élève par le coude, la fait sortir du secrétariat pour la faire entrer dans ma classe, bien qu'il eût été fort intéressant de voir jusqu'où Bérénice, Charlotte et Denise étaient capable d'aller. Mais à cet instant, le plus important n'était pas de laisser la situation se dérouler jusqu'à son terme. Il s'agissait plutôt d'écourter la scène. Je la fais asseoir, la laisse se calmer et je note. Lorsqu'elle cesse de pleurer, après cinq bonnes minutes, je tente de la reconforter, lui demandant : « Ça va ? » Je note.

Soubia (très lentement) :J'en ai marre (...sanglots...) Je suis fatiguée (...sanglots...) Je peux pas marcher (...sanglots...) Je monte (...sanglots...) Je descends (...sanglots...) Je monte (...sanglots...) Je suis fatiguée.

Denise entre dans ma classe : Faut pas qu'elle joue sur la maladie, elle a eu tous ses médicaments.

Agacé, je me positionne : Non mais tu l'as bien regardée, t'as vu dans quel état elle est ? Elle doit être à jeun en plus !

Denise quitte la classe sans répondre, visiblement vexée.

Je cherche un cadre susceptible de gérer la prise en charge de Soubia, puisqu'elle refuse toujours de monter au troisième étage. Comme les cadres sont injoignables (en réunion toute la matinée), je négocie sa surveillance avec Solange. Elle restera donc dans ma classe vide avec du travail scolaire à faire.

Il est 10h00. Je remonte rapidement au troisième étage rejoindre mon groupe, en souhaitant que la collègue remplaçante (Yolande) n'aura pas eu de difficulté en restant seule pour gérer les quinze élèves.

Yolande : Elouan m'a manqué de respect.

Je lui conseille de le punir. Elle me dit que les élèves ont été bruyants, qu'elle n'a pas pu commencer de travailler car elle ne savait pas s'y prendre.

Récréation, 10h30. Je demande à Yolande (personnel enseignant) comment se passe son remplacement. Je note, faisant mine de corriger un travail d'élève.

Yolande : Avant j'avais les maternelles et les primaires. Ils m'ont proposé ici, j'ai accepté.

Observateur : C'est pas trop dur ?

Yolande : Je préfère les maternelles. Quand ils pleurent on les prend sur les genoux, on les caresse. Ici ils sont trop durs, ils sont trop violents, on peut rien faire.

Observateur : Tu ne connaissais pas la population ?

Yolande : Si, je sais qu'il y en a, j'ai un voisin qui était dans une école comme ça.

10h50. Mireille (personnel services généraux) me téléphone du rez-de-chaussée. Comme ma classe est censée être libre ce matin, elle souhaite la nettoyer. Le problème, c'est qu'Esther, une de mes élèves est à l'intérieur, sous la surveillance de Gisèle (personnel administratif). Après une longue négociation, Esther accepte de revenir dans le groupe en désirant achever le travail commencé.

11h55. Fin des cours. Pendant que les élèves rangent leurs affaires, je demande de nouveau à Yolande ce qu'elle pense de sa matinée.

Yolande : C'est dur, ils font rien.

Observateur : Tu fais des remplacements depuis longtemps ?

Yolande : J'ai commencé il y a deux mois. J'étais inscrite en septembre, mais avant il y avait rien. Après ça vient, les enseignants ont des formations, ils vont au ski, ils se cassent des jambes, alors j'ai

du travail depuis deux mois. C'est provisoire, je vais passer le concours mais je vais pas l'avoir. Je prépare par correspondance, je travaille toute seule, c'est dur avec les enfants en plus... Observateur : C'est intéressant de voir plusieurs écoles ?

Yolande : J'ai vu des petits, des grands, je sais que j'aurai pas des classes comme ça.

12h10, salle du personnel. Je prends mon repas avec Monique, Rudy et Walter (tous personnel éducatif).

Rudy (avec un sourire et un ton particulièrement ironique) : Alors, cette remplaçante ?

Je lui réponds que « ça va ».

Walter : Tu sais qu'elle a une maîtrise de sciences éco ? Elle a fui la terreur dans son pays, elle est en France ça fait même pas un an...

12h40. Je croise Karen (personnel cadre) dans le couloir.

Karen : Alors tu en penses quoi de cette remplaçante ? (...) Comment ça se passe ? (...) Je vais aller la voir lundi (...) Qu'est-ce qu'il y a à travailler avec elle, ça se passe comment avec les élèves ?

Face à ce flot ininterrompu de questions, je demeure évasif, ne cherchant à faire ni de la délation en accablant Yolande, ni de la fausse information en étant dithyrambique quant à ses compétences.

Dire à Karen « ce que j'en pense » induit une série de réponses plurielles. Qu'est-ce ce que je pense de la qualité de son recrutement puisque c'est elle qui a accepté le dossier de Yolande ? Qu'est-ce que je pense des compétences de Yolande ? Comment se comportent les élèves avec Yolande ?

13h00, dans la rue. Nous allons boire un café avec Tania (personnel éducatif). Elle me demande avec un sourire et un ton tout aussi ironique que Rudy : Alors cette nouvelle instit ?

Je demeure silencieux, faisant une légère moue.

Tania : Je trouve ça dingue. On n'a jamais personne et quand on a quelqu'un de bien on fait rien pour le garder. L'inspection ils me l'avaient dit quand je cherchais un poste. Allez là-bas, ils ont toujours besoin de monde.

Nous buvons notre café dans une brasserie branchée du quartier. Tania s'indigne de « ce genre de recrutement » en critiquant Karen, chargée de trouver les remplaçants. Tania se soucie de la qualité de la prise en charge des élèves, et vit comme un affront relatif à l'image de sa profession le fait que l'institution puisse recruter « ce genre de personne » selon ses dires.

18h00, à mon domicile. Je reçois un appel téléphonique de Xavière (personnel enseignant) remplacée par Yolande. Elle me fait ses excuses, se sentant responsable du fait que je travaille avec Yolande. Elle culpabilise sur son départ en formation. Xavière remet en cause les compétences de Yolande. Elle s'en prend violemment à Karen, chargée de son recrutement. Xavière critique aussi l'inspection académique qui inscrit sur ses listes « ce genre de personnes » selon ses dires.

Quelque temps après cette journée, je recueille une ultime conversation avec Yolande, le jour de son départ de l'institution. Pendant la récréation, en salle du personnel, j'échange avec elle à propos de son avenir. Elle n'a pas de travail le lundi suivant. Fin de la récréation, retour en classe. Yolande lit les messages de son portable. Elle vient de recevoir un coup de téléphone pour un remplacement. Elle sort dans le couloir pour rappeler immédiatement puis revient quelques secondes plus tard.

Yolande : Ils en ont appelé un autre. C'est toujours comme ça qu'ils font. Il faut être joignable tout le temps sinon ils passent à quelqu'un d'autre. Ils ont une liste et ils la descendent (...) Un remplacement de quinze jours me passe sous le nez.

Ce condensé en trois jours de ce qui peut se passer dans une institution médico-sociale fourmille d'angles d'entrée pour des analyses sociologiques.

La sociologie de la famille pourrait s'intéresser aux rapports que l'institution entretient avec madame Lapointe et sa fille (jour 41 : violence symbolique, discrimination par le personnel) et à la situation d'Emilia (jour 6) qui convoque la reproduction sociale de la précarité, le désarroi et la violence familiale.

La sociologie de la déviance aurait de quoi trouver des exemples précis lors de la consignation de la matinée des élèves au théâtre (jour 41 : stigmatisme par comparaison), mais aussi lorsque les jeunes évoquent la sortie et la plaque de l'établissement (jour 6 : étiquetage et désignation).

La sociologie des relations professionnelles s'inspirerait volontiers de la scène du jour 6 lorsque l'enseignant parvient à débloquer la courroie de la machine à laver de l'atelier pressing (collaboration), comme du jour 57 où est évoquée la difficile cohabitation avec Yolande. Mise en situation d'incompétence, elle provoque de la

souffrance au travail (risques psychosociaux, relations interpersonnelles).

La sociologie du handicap se pencherait sur la difficulté de la maman d'Emilia à vivre avec le handicap de sa fille (jour 6 : identification, acceptation), les souffrances physiques de Soubia (jour 57), la détresse psychologique des élèves pendant la sortie au théâtre (jour 41).

La sociologie des institutions s'intéresserait à la maltraitance commise à l'encontre des jeunes qui attendent une heure quinze chaque matin devant la porte fermée de l'institution (jour 41), mais aussi à la violence institutionnelle globale qui structure en filigrane les trois journées.

La sociologie de la délinquance trouverait ici un bel exemple de ce que Laurent Mucchielli nomme « la délinquance des cols blancs » (2014, 96) lorsque conjointement, quatre membres du personnel s'en prennent d'une manière tant extrême qu'irrationnelle à une jeune pensionnaire dans une situation de vulnérabilité totale en grande souffrance physique et psychique.

Enfin, dans un registre plus léger, la sociologie de la vie quotidienne se délecterait de la conversation téléphonique que Zoé entretient avec son ramoneur au sujet des écureuils coincés dans sa cheminée.

Ces trois journées illustrent, en tout état de cause, les particularités et la diversité des configurations totales et totalitaires de l'institution (Milly, 2001 ; Goffman, 1968).